

**Frédéric Rangé**

**Le jardin des péchés**

**Éditions OLNI**

**23, rue Charles de Gaulle — 77700 Chessy**

© OLNi éditeur — 2023  
ISBN : 978-2-487106-0-0  
<https://editions-olni.com>

*À Julia, ma rose*

# Genèse

# 1

Rose reposa la boîte en fer blanc sur l'étagère au-dessus de l'évier de la cuisine. Depuis des années, elle plaçait dans ce coffre cabossé les billets froissés qu'elle parvenait à épargner. Peu à peu, les pièces d'argent puis de cuivre avaient remplacé le papier. Aujourd'hui, on n'y trouvait guère que des coupons de réduction périmés, découpés sur des emballages de produits devenus trop chers. Rose comptait chaque sou. Elle avait supprimé l'accessoire avant de rogner sur l'essentiel. Elle avait raclé des couches de plus en plus fines. À présent, elle grattait sur le roc, là où s'élève le mur de la dignité. Rose ne craignait pas la pauvreté. Elle l'avait toujours connue et s'en était accommodée. Mais elle redoutait la misère.

Elle rassembla ses cheveux, les fixa, puis regarda Olivier. Il était assis la tête baissée devant la table de la cuisine, les mains posées à plat sur la toile cirée aux motifs estompés. Armée d'un torchon, Rose empoigna la casserole sur le feu et versa le café brûlant dans le bol de son mari. Ils travaillaient depuis près de vingt ans pour la famille Siorac. Rose s'occupait des repas, du ménage et de toutes les autres tâches qui devaient être effectuées au château. Olivier gérait l'intendance et l'exploitation forestière du domaine qui s'étendait sur la totalité du canton.

— Allons-nous-en, maugréa Olivier. Nous trouverons un emploi ailleurs.

— Tu veux dire en ville ? répondit Rose. Il faudra changer de logement. Probablement un petit appartement. Je vais aller lui parler. Je vais lui

expliquer. Elle comprendra peut-être, cette fois-ci.

— Ça fait cinq ans qu'on n'a pas été augmentés. Depuis la mort du vieux. Chaque année, elle dégotte de nouvelles justifications. La crise agricole, la sécheresse, la baisse des cours du bois, la pression des banques, et je ne sais quoi d'autre. Une fois, elle a même évoqué le coût exorbitant des obsèques de son mari. C'est une grosse pute acariâtre. On n'en tirera rien.

— Je vais aller la voir. Seule. Tu vas encore t'énerver.

Olivier fulminait. Il connaissait les revenus générés par l'exploitation forestière. Il supervisait la coupe et le repiquage des arbres. Il négociait la vente des différentes essences. Hêtre, sapin, chêne... Les affaires n'avaient jamais été aussi florissantes. Et c'était sans compter les gains des baux arrachés aux cinq agriculteurs qui louaient leurs champs sur le domaine. Rose savait que son époux avait probablement raison. Hortense de Siorac ne lâcherait rien. Mais elle voulait tout de même essayer, une dernière fois.

Rose regrettait l'époque où Sylvain de Siorac, le mari d'Hortense, régnait sur la propriété. La vie au château était festive, sans ostentation. Sylvain de Siorac aimait organiser de grandes réceptions pour célébrer le moindre événement. Dans les différents salons, on voyait se mêler des membres de la famille, quelques notables locaux et des compagnons de chasse, agriculteurs le plus souvent. Les enfants jouaient ensemble dans le parc, à l'ombre des peupliers. En fin de service, Rose et Olivier étaient conviés à table pour partager le dessert accompagné d'un verre de vin cuit. Leurs salaires étaient régulièrement revalorisés et le baron leur glissait parfois un petit billet pour améliorer l'ordinaire.

Le brutal décès de Sylvain de Siorac avait tout changé. Si le titre de noblesse était passé à son fils aîné, Guy, la gestion patrimoniale du

domaine incombait dorénavant à sa veuve, Hortense. La loi française n'avait que faire des traditions nobiliaires.

Peu de temps après que le notaire lui eut remis les pouvoirs et qu'elle eut signé les documents bancaires, Hortense avait été prise de panique devant le poids de la responsabilité qu'elle devait désormais supporter. La santé financière de la famille était pourtant bonne. D'importantes rentes couvraient aisément les charges domestiques et la maintenance. Pourtant, les lourds droits de succession avaient englouti une partie significative de leurs économies et Hortense avait été effrayée par la répétition des factures. Elle avait réalisé que tout avait un coût. Son monde s'était brutalement transformé en une suite de chiffres et elle avait gelé toutes les dépenses, y compris le salaire de Rose et d'Olivier, ses deux seuls employés.

Rose enfila son manteau de laine. Elle décrocha un panier en osier aux bords plats et sortit de la dépendance. Il était 6 h 30 et la nuit peinait à s'évanouir dans la brume matinale. Elle se dirigea vers le vieux pommier au fond du jardin. Sa chienne Elsa la talonnait en remuant la queue. Rose et Olivier l'avaient baptisée ainsi pour ses beaux yeux, chantés par Aragon dans un de leurs livres préférés. Rose examina les fruits qui se trouvaient à portée de main. Elle cueillit quelques pommes, promises à une tarte pour le dîner du soir, en les faisant tourner délicatement entre ses doigts autour de leur pédoncule. Elle choisit la plus rougeoyante, la porta à sa bouche et ferma ses paupières. En croquant, elle déchira la peau et la chair sucrée glissa entre ses dents. Le jus gicla sur sa langue, délivrant des saveurs acides et épicées. Elle perçut rapidement le goût de la noix caractéristique des pommes de cet arbre. Un noyer se trouvait à moins d'une dizaine de mètres et Rose soupçonnait les deux arbres d'être connectés à travers le réseau souterrain de leurs racines invisibles. L'huile qu'elle avait pressée

avec ses noix fleurait également un léger parfum de pomme. Mais Rose était la seule à percevoir cette intime relation. Rose avait un don.

À sa naissance, Rose avait inquiété ses parents. Elle rejetait la plupart des aliments qu'on lui proposait. Nourrisson, elle repoussait la tétine des biberons et recrachait toutes les sortes de lait en poudre. Seul le sein maternel trouvait grâce à ses yeux. Sa mère avait dû aménager ses horaires de travail pour satisfaire sa fille. Plus tard, les petits pots n'avaient pas rencontré plus de succès. Elle n'ingérait que des produits frais aux saveurs légères, sans ajout de sel. Ses parents avaient dû lui proposer des dizaines d'aliments différents avant de pouvoir établir une liste suffisamment variée de ce qu'elle voulait bien avaler. Ils avaient consulté le médecin de famille afin de comprendre l'origine de ce comportement. Rose avait subi un certain nombre de tests pour dépister d'éventuelles allergies. Rien d'anormal n'était apparu. Le docteur s'était contenté de supposer que la petite fille était tout simplement très exigeante avec la nourriture. Il fallut attendre que Rose atteigne l'âge de trois ans pour qu'elle puisse exprimer plus clairement les raisons de ses caprices culinaires. Certains aliments libéraient une âcreté tellement prononcée qu'ils se révélaient, pour elle, immangeables. Elle percevait des résidus chimiques qui gâtaient leur sapidité. Le médecin de famille avait ordonné de nouveaux examens dans un grand centre hospitalier régional. Un diagnostic surprenant était tombé. Rose souffrait d'une hypertrophie du goût dans des proportions qui n'avaient jamais été observées jusque-là. Les spécialistes avaient estimé que son ressenti gustatif était près de dix fois supérieur aux normes d'usage chez l'être humain.

Une fois les pommes remisées dans la réserve, Rose se dirigea vers le château, qui se situait à une cinquantaine de mètres. Sur le perron de

la porte de l'office, elle trouva le pain rond et la bouteille de lait qu'un commis venait déposer à bicyclette chaque matin. Le boulanger se levait tous les jours à 3 heures. Son fils de 15 ans le rejoignait vers 4 heures pour se former au métier et rouler les croissants. Vers 6 heures, le jeune apprenti faisait une tournée de quelques notables du village pour livrer les denrées.

Rose attrapa les bols et les disposa sur la table de la cuisine. Elle passa le café, pressa quelques oranges, découpa le pain en épaisses tranches, puis détacha la fine feuille du calendrier mural. À la date du 19 août 1988, le jour se levait à 6 h 29 et on fêtait les Jean-Eudes. Elle vérifia d'un dernier regard que tout était en place avant de ressortir. Elle plissa les yeux face au soleil qui embrasait l'horizon. Comme tous les lundis et les vendredis le marathon débutait par les courses.

Les maisons du village se blottissaient les unes contre les autres autour de l'église, dans le creux de la vallée. Au loin, de douces collines formaient une enceinte qui protégeait Siorac-sur-Acheron des quatre vents. Des ruelles étroites aux chaussées de pierres marquées aux fers des chevaux et polies par la pluie serpentaient entre les vieux murs renflés. La commune vivait au rythme des saisons. En hiver, seuls quelques chiens égarés zigzaguaient dans les cours désertées. Aux premiers rayonnements du printemps, on plaçait une chaise devant la maison pour regarder déambuler les passants. Le village était bordé par l'Acheron, un ruisseau chargé d'écrevisses. Au début de l'été, les gamins du pays descendaient dans l'eau glacée pour les attraper. En septembre, les cueilleurs de cèpes espéraient des pluies abondantes qui passeraient la litière des sous-bois pour noyer l'humus.

Rose arriva à 7 h 30 sur la place du marché. Les tuiles des toits les

plus hauts scintillaient aux premiers rayons. Les maraîchers soufflaient dans leurs mains jointes pour les réchauffer. Les dernières camionnettes quittaient les lieux et les remorques étaient poussées à l'écart des étals. Rose commençait toujours par faire le tour complet autour de la halle. Elle détaillait les mains des primeurs, cherchait la terre sous les ongles cassés, les coupures et les éraflures à la pointe des doigts charnus et la corne sur les paumes râpeuses. Elle savait alors que les légumes venaient d'être ramassés.

Rose s'avança vers le stand de Georges. Elle appréciait sa ferme, qu'elle avait visitée à de nombreuses reprises. Il la salua chaleureusement et lui demanda des nouvelles de sa famille.

— Ça va, ça va..., répondit Rose. Olivier, tu le connais, il râle...

— Et ton fils ? Il a eu son bac. Il est en vacances, non ?

— Oui. C'est l'été pour Lilian. Il papillonne ! Elles sont belles tes aubergines.

— Oui. Mais tu ne vas pas les aimer, je crois. J'ai été envahi par les pucerons. J'ai dû vaporiser. J'ai essayé de diluer au maximum. J'ai lavé les légumes à grandes eaux après le ramassage. Dis-moi si tu sens quelque chose.

Georges attrapa un petit couteau muni d'une courte lame crochue. Il coupa une branche de céleri et la tendit à Rose.

— Ce céleri est planté à côté des aubergines.

Rose mordit dans les fibres croquantes, qui cassèrent sous ses dents. Le goût frais de la plante satura ses fines papilles, puis des touches d'anis et de menthe piquèrent son palais. En fin de bouche surgit un relent d'amer-tume qui progressivement couvrit toutes les subtiles saveurs de la côte.

— C'est dommage, regretta Rose.

— Tu as perçu des traces du produit ?

— Oui..., s'excusa-t-elle. Sur la fin, une aigreur qui finit par tout emporter.

— Je ne sens rien, avoua Georges, dépité.

— Personne ne sentira rien.

— Oui, mais avec toi je sais que c'est encore là. Des gens vont manger ça. Des enfants...

Après un silence, il ajouta :

— Il n'y a eu aucun traitement sur mes fruits. Goûte les abricots !

Rose ouvrit le fruit en deux entre ses doigts serrés. Elle posa la pointe de sa langue sur la pulpe déchirée.

— Délicieux, lâcha Rose. Un arrière-gout de noisette...

— C'est incroyable. Le noisetier est juste à côté. Manifestement, ces arbres se parlent dans mon dos ! dit Georges en riant.

Rose acheta quelques fruits et poursuivit son chemin. Les marchands haranguaient les passants en allongeant les syllabes de leur verbe rocailleux. Les villageois s'arrêtaient pour discuter de l'arrivée d'un nouveau-né ou du départ d'un ancien. Des assiettes en carton proposaient de petits morceaux de fromage ou de saucisson que l'on piquait avec un cure-dents. Le boucher enfumait l'espace en rôtissant ses poulets en plein air. Les vieux tiraient des caddies trop chargés qui s'accrochaient aux pavés et des enfants criaient autour d'un stand de bonbons. Rose se fauflait avec délice dans ce capharnaüm bruyant et coloré. Tout le monde la connaissait. Chacun savait qu'on ne pouvait la tromper. Tous prenaient les devants et certains à voix basse s'excusaient d'avoir traité les légumes ou enrichi leur terreau de bouillie bordelaise. Rose ne pouvait rien leur reprocher. Elle devinait leurs contraintes, les caprices de la météo et les

exigences de la productivité.

Année après année, Rose avait de plus en plus de difficultés à trouver des légumes et des fruits entièrement naturels. Son don devenait une malédiction. Seul un vieux couple de maraîchers, Jean et Reine, persistait à utiliser leurs propres semences et à accepter les aléas climatiques. Dans leur potager, un peu à l'écart, un lopin avait été sanctuarisé. Au sein du « carré de Rose », comme ils l'avaient dénommé, pesticides et engrais avaient été bannis. La terre ne subissait aucun labourage et n'était à aucun moment abritée par une quelconque couverture. Les prétendues mauvaises herbes et les fleurs des champs qui y prospéraient n'étaient pas arrachées. Les semences étaient naturelles. Le carré de Rose ressemblait à un terrain en friche. L'apparence des produits de cette parcelle repoussait la plupart des clients à l'œil formé aux canons de la beauté calibrée. Les tomates étaient boursoufflées et noiraudes, la peau des concombres granuleuse et les courgettes développaient des furoncles. Pourtant, une fois les légumes préparés, la finesse de leur chair embaumait le palais de parfums délicats et variés. Rose retrouvait le goût le plus pur, celui de la sève vivante de la nature qui œuvre tel un vigneron en mêlant les arômes comme on assemble les cépages. Mais chaque semaine qui passait, Jean et Reine grimaçaient un peu plus en déchargeant leur camionnette grise. Elle appréhendait le jour où, trop courbés, ils ne reviendraient plus.

Avant de partir, elle embrassa chaleureusement Jasmine, son amie fleuriste, puis regagna sa vieille 4 L couleur crème. Deux fois par semaine, elle devait se rendre en ville afin de faire les courses pour le domaine. Par souci de bonne gestion du budget, Hortense de Siorac avait décrété depuis plusieurs mois que le château s'approvisionnerait dans de grandes surfaces et non chez les petits commerçants du village. Les supermarchés

se trouvaient aux abords des métropoles, à 30 kilomètres de là. Hortense avait calculé que le coût de l'essence nécessaire pour faire le trajet aller et retour serait largement couvert par les économies réalisées. Rose avait dû comparer les prix des différentes enseignes. L'établissement finalement retenu par Hortense ressemblait davantage à un entrepôt qu'à un magasin. Les palettes de produits étaient déchargées à même le sol. La lumière blafarde des néons faisait briller des cellophanes qu'il fallait déchirer pour accéder aux articles entassés. Les fruits et légumes les plus communs provenaient de contrées exotiques qu'un long voyage avait manifestement éprouvés. Aucune musique ne venait couvrir le silence gêné de clients hagards qui circulaient les mains accrochées à des chariots presque vides. Des caissières désabusées mâchaient du chewing-gum en enregistrant les achats qui défilaient sur des tapis roulants. Un vigile gardait la sortie. Les premières fois où Rose avait fait des courses dans ce magasin-dépôt, elle avait tenté d'attirer le regard de quelques personnes par un sourire ou un bonjour. Ils feignaient de ne pas la voir et de ne pas l'entendre et poursuivaient sans un mot leur parcours mécanique. Les industriels avaient gagné. Des sociétés anonymes exploitaient une société anonyme. Les villes s'étendaient un peu plus chaque jour. Étrangement, plus les hommes étaient nombreux et rassemblés, plus l'humanité semblait disparaître.

De retour au château, la journée de Rose était réglée à la force de l'habitude. Les tâches quotidiennes de ménage, de rangement et de préparation des repas accaparaient l'essentiel de son temps. Hormis à l'heure du déjeuner, Rose voyait rarement les quatre résidents du château.

Hortense de Siorac sortait peu de sa chambre ombragée. Rose l'imaginait, repassant cent fois ses livres de comptes, traquant les dépenses

inutiles, et biffant les extras. Guy de Siorac prenait très à cœur son rôle d'héritier et de représentant de la lignée. Le matin, il s'habillait avec soin d'une veste en pied-de-poule, d'un pantalon de velours et de chaussures montantes. Parfois, il s'en allait patrouiller sur ses terres, parlant, seul en chemin, inventant à sa suite une cour de favorites et de marquis dévoués et flatteurs. Il rendait visite à des agriculteurs occupés, arrêtant leurs tracteurs pour s'enquérir des récoltes. Il semblait avoir oublié qu'ayant loué ses parcelles, il n'en jouissait plus. Déconcertés ou amusés, les paysans bredouillaient une réponse en allumant une gitane au maïs avant que le baron et son train fantôme ne s'éloignent d'un pas sûr vers d'autres exploitations. Garance de Siorac se levait tard et traînait son ennui dans sa robe de chambre jusqu'au déjeuner. Dans l'après-midi, elle demandait parfois à Lilian de seller Marguerite, sa jument, pour partir en balade. Durant l'année scolaire, leur fille Lila se rendait au lycée. En période de vacances, elle prenait son vélo pour retrouver ses camarades sous la halle ou aux abords de la piscine municipale.

Rose travaillait seule, organisée et active. Certains jours, Olivier la rejoignait au château pour réparer la latte d'un parquet ou déboucher une canalisation. Avant de repartir, il la serrait contre lui. Sur la pointe des pieds, elle l'embrassait. Sur ses lèvres, elle percevait ce goût d'ambre et de poivre qui, chaque fois, la transportait.